



SÉRIE AMÉRICAINE ÉLECTIONS 2020

Par son impact sur le reste du monde autant que par ses incertitudes, l'élection présidentielle américaine va retenir notre attention durant les semaines qui viennent. Terra Nova se met à l'heure américaine en publiant des contributions venant d'horizons variés, avec pour objectif de multiplier les éclairages sur une élection atypique. Sans illustrer une position collective de Terra Nova, les textes du présent cycle viseront à mieux comprendre les impacts multiples de ce vote aux Etats-Unis et au-delà.

ELECTIONS AMÉRICAINES : LA TECH À L'ÉCART

27 octobre 2020 | Par François Véron, Administrateur de Terra Nova, Fondateur de Newfund, Fonds de Venture Capital actif en France et aux Etats-Unis

La Big Tech brille au palmarès des capitalisations boursières et, au-delà des valeurs phares, c'est toute la tech américaine qui bénéficie d'une incroyable dynamique. La capacité à cibler individuellement les électeurs en fonction de leurs opinions exprimées sur les réseaux, le rôle des nouvelles technologies dans l'accès à l'information et l'impact potentiellement négatif pour la démocratie de la diffusion de rumeurs en ligne ne cessent d'alimenter le débat. Pour autant, cet univers semble rester étrangement éloigné des enjeux électoraux.

Financièrement, d'abord. Aux Etats-Unis, s'il est courant que les chefs d'entreprises expriment leurs opinions voire s'engagent dans la bataille électorale, le capitalisme lui-même ne fait pas débat, et la performance financière n'est pas un fait politique.

Même si l'immense majorité des salariés et des patrons de la tech américaine voteront vraisemblablement pour Joe Biden et les candidats démocrates et si l'engagement financier d'un Michael Bloomberg en faveur des Démocrates n'est pas sans impact, la puissance financière des entreprises technologiques n'a pas de traduction électorale massive, contrairement au rôle qu'ont pu jouer l'industrie pétrolière du temps de George W. Bush ou, plus loin encore, le complexe militaro-industriel à l'époque d'Eisenhower.

Comme instrument de propagande, ensuite. L'élection de 2008 avait révélé l'importance de la data et du ciblage des électeurs à la Google, celle de 2016 la puissance d'influence de Facebook via l'exploitation malhonnête de données par Cambridge Analytica. Cette année, des stratégies en partie divergentes sont apparues entre Twitter qui refuse les publicités politiques et alerte sur certains contenus excessivement violents du compte @realdonaldtrump et Facebook qui régule a minima, même si des comptes liés à QAnon ont récemment été exclus. Dans l'ensemble, les acteurs de la tech répugnent toujours à agir sur les contenus qu'ils diffusent, attachés qu'ils sont à l'idée de n'être qu'un outil sans âme opérant hors des lois de ce monde, la *lawlessness* brillamment analysée par Shoshana Zuboff dans son dernier livre, *Surveillance Capitalism*^[1]. Cette dernière présente la Big Tech comme profondément anti-démocratique : ses algorithmes qui captent l'attention en proposant des contenus toujours plus extrêmes sont par nature un facteur de polarisation et de destruction des valeurs communes. Comme un Frankenstein populiste qui échapperait à des créateurs pourtant inspirés par des idéaux libertaires. Pour autant, le biais de confirmation joue dans les deux camps : sur les réseaux, chacun 'consomme' l'information suivant ses convictions préalables. Il n'est pas évident qu'en 2020, la capacité à pousser les opinions jusqu'à l'incandescence soit plus favorable à Donald Trump qu'à Joe Biden.

A titre personnel, j'avais déjà été frappé en 2018, lors des élections de mi-mandat (*mid-terms*), par la capacité de la tech américaine à se tenir loin du jeu électoral. J'étais invité à dîner à San Francisco chez des amis le soir des résultats. La conversation roula largement autour de la politique, mais à aucun moment elle ne s'interrompt pour écouter ou commenter les résultats électoraux ! Comme si la Californie était une île déjà coupée du reste des Etats-Unis. Une impression paradoxale, quand on pense par exemple à l'imbrication entre l'équipe de Barack Obama en 2008 et celles de Google^[2].

[1] Shoshana Zuboff, *L'Âge du capitalisme de surveillance. Le combat pour un avenir humain face aux nouvelles frontières du pouvoir*, Paris, Zulma, 2020.

[2] The Google Transparency Project a analysé les mouvements de personnel entre la Googlesphere (Google, ses filiales, et les firmes d'avocats et de lobbying avec lesquelles elle travaille) et l'administration Obama : 22 personnes ayant travaillé à la Maison Blanche sous la présidence Obama ont été recrutées par Google, et 31 dans l'autre sens.

Par ailleurs, il semble raisonnable de prédire que les résultats de novembre seront sans effet majeur sur le monde des start-up et scale-up américaines. Ce monde a d'ailleurs un *track record* assez incroyable, ayant su se renforcer à chacune des épreuves qu'a traversées la nation américaine depuis le début du siècle. Le 11 Septembre, en ouvrant la voie à une exploitation sans frein des données personnelles couverte par la Raison d'Etat, a donné à la tech son premier business model ; la crise de 2008 est allée de pair avec l'envolée du mobile et du *software-as-a-service* ; et les grandes firmes de la côte Ouest ont évité avec succès les nombreux écueils du premier mandat trumpiste, que ce soit le '*bear hug*' des débuts de la Présidence, les investigations du Congrès sur l'instrumentalisation de Facebook lors des élections de 2016 ou le découplage avec la Chine. Quel que soit le résultat de l'élection, l'ébullition entrepreneuriale américaine a encore de beaux jours devant elle.

Discretion dans le soutien financier aux candidats, répugnance à gendарmer les contenus sur les réseaux sociaux et protection de modèles d'affaires qui ont tout à perdre à attirer trop fortement l'attention de Washington... Il est difficile de dire lequel de ces facteurs est le plus puissant. Mais le résultat est là : le monde de la tech américaine semble vivre sa vie à l'écart des compétitions électorales et à l'abri de leurs conséquences directes, alors même que la politique s'interroge de plus en plus à son sujet.